



TAHAR DJAOUT

L'Invention du désert

R O M A N

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

L'INVENTION
DU DÉSERT

roman

16°Y2

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI

51471

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Les Chercheurs d'os
roman, 1984
Prix de la fondation del Duca

TAHAR | DJAOUT

823
33.34

L'INVENTION DU DÉSERT

roman



ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

01 - 20.02-1987 - 05349

TANAR, DIABOL

AUX MÊMES ÉDITIONS

Les Chevaliers d'or

L'INVENTION DU DÉSERT

ROMAN



ISBN 2-02-009517-3.

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 1987.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Le monde est très grand et plein de contrées
magnifiques que la vie de mille hommes ne
suffirait pas à visiter.

Arthur Rimbaud,
lettre d'Aden, 15 janvier 1885

94350-1987-05349

770-1987-05349

L'INVENTION DU DÉSERT

Le monde est très grand et plein de surprises
magnifiques que la vie de mille hommes ne
suffit pas à visiter.

Arthur Rimbaud
Paris, 11 mai 1871

1987-05349

1987-05349

Le monde est très grand et plein de surprises
magnifiques que la vie de mille hommes ne
suffit pas à visiter.

I

Il se voit multiple, se bagarre.

Sombre, immergé dans la brume, le jardin, telle une forêt concentrique, illimitée, débaie ses arbres secrets et froids qui cachent chacun dans sa futaie un lueur en tout point semblable aux autres. Combien sont-ils à guetter sa première incurvation hors de l'appartement qui couronne de quelle chaleur ? Le plus difficile pour lui est de savoir avec exactitude à qui il a affaire chaque fois — s'agit-il de celui dont il vient juste de se dépitier ou d'un lueur tout à fait nouveau ? Le froid est leur arme paralysante ; mais jamais l'agresseur n'ose franchir le vieux portail de fer, au-delà du jardin d'apparence tropicale (il aurait pourtant suffi de l'introduire au milieu d'une courbe d'arbres), pour retrouver l'été d'à côté.

Maintenant qu'il est parvenu à satisfaire — au prix de quels stratagèmes et sacrifices ! — son rêve obsédant de carrelage, de chaînes bien droites, de fenêtres vitrées, que gagnerait-il à se risquer dehors où guettent toujours les aiguilles du froid et l'angoisse discrète des lieux déserts ? Il vaut mieux rester là, quitte à supposer

L'INVENTION DU DÉJÀ

Il se voit multiple, se bagarre.

Sombre, immergé dans la brume, le jardin, telle une forêt concentrique, illimitée, déballe ses arbres serrés et froids qui cachent chacun dans sa futaie un lutteur en tout point semblable aux autres. Combien sont-ils à guetter sa première incursion hors de l'appartement qui ronronne de quiète chaleur ? Le plus difficile pour lui est de savoir avec exactitude à qui il a affaire chaque fois — s'agit-il de celui dont il vient juste de se dépêtrer ou d'un lutteur tout à fait nouveau ? Le froid est leur arme paralysante ; mais jamais l'agressé n'ose franchir le vieux portail de fer, au-delà du jardin d'apparence tropicale (il aurait pourtant suffi de s'introduire au milieu d'une coulée d'arbres), pour retrouver l'été d'à côté.

Maintenant qu'il est parvenu à satisfaire — au prix de quels stratagèmes et sacrifices ! — son rêve obsédant de carrelage, de chaises bien droites, de fenêtres vitrées, que gagnerait-il à se risquer dehors où guettent toujours les aiguilles du froid et l'angoisse discrète des lieux déserts ? Il vaut mieux rester là, quitte à supporter

L'INVENTION DU DÉSERT

interminablement l'hiver et ses cris désagréables de crave.

Dehors, le tissu des rues a rétréci. Assaut de quelle puissance rongeuse ? La foule incommensurable tient encore ; elle s'acharne à sauver les espaces carrossables, les échoppes et les différents lieux de jeu, elle redouble d'équations pour déjouer l'avance des taretts. Lui, quand il réussit à se déplacer jusqu'à la fenêtre, regarde tout cela avec une joie non feinte. Il a son projet bien mûri. Il se résignera encore dans cette claustration jusqu'à ce que la ville, peu à peu, se mette à se dépeupler. Il fera alors crisser les gonds coincés par l'immobilité et le gel puis ira contempler en toute quiétude ces oiseaux frileux (des mouettes amoureuses de l'eau douce ?) sur la Seine et les moineaux transis aux pieds géants de la tour Eiffel.

Il y aura sans doute encore le photographe, virtuose des poses éprouvées, happant au passage ce qui sera resté de mégalomanes potentiels parmi les rescapés de la désertification.

Les lieux dans la tête se télescopent, s'annulent comme des saisons contraires. Et ce qui vient accaparer soudain le reclus, c'est un autre hiver, un hiver des années cinquante dans la Soummam.

Il avait tellement neigé que les hommes s'étaient vus obligés de se transformer en bêtes fousseuses, de se frayer avec des pelles des tranchées qui les conduiraient jusqu'à la mosquée. Oui, malgré le fouet sifflant et la lame acérée du froid. La foi des hommes était inébranlable, on était disposé à marcher sur des tessons ou des braises pour aller accomplir en commun la prière du vendredi.

L'INVENTION DU DÉSERT

Oh ! c'était il y a si longtemps, à une époque où la poésie de la vie et sa misère intenable voisinaient en toute harmonie ! Il n'y avait pas simplement la neige : les jours tournaient comme une noria. Il y avait aussi la brûlure irascible des opuntias et l'or des étés sur la vallée — la poussière chatoyante d'un soleil éclaté en molécules. La France était alors un petit Éden aérien dans la direction de Bejaia, *la France avait un goût d'horizon bleu avec un navire en partance*. Ceux qui revenaient de là-bas, encombrés de costumes et de réticules, confirmaient des richesses et des privilèges encore plus insoupçonnés — des gens pliant sous l'intelligence, le discernement et la politesse ; des billets de banque éparpillés comme feuilles en automne sur les trottoirs et que quelques coups de balai soigneux rassemblaient en petits tas ; des villes inconcevablement propres et rutilantes de bonheur ; des campagnes généreuses où pommiers et pruniers vacillaient sous la charge. Mais, n'oubliaient pas de conclure les heureux migrants, il pleut sur ce pays, oh oui ! il pleut et gèle à vous séparer de vos mains si précieuses et de votre tête (inutile, celle-là). Oui, parfaitement inutile, car les mains, le torse et les pieds savent à eux seuls dépoussiérer, éclairer, triturer, laminier, souder, cheviller, dissocier, essorer, apprêter, étirer, effiler, tordre, soulever, pousser, compacter, compulser, décanter, démerder et enfoncer. La tête, on la laisse aux vestiaires avec le costume faussement décent et les chaussures de ville. Un paradis, l'Europe ! On y est soustrait aux tracas, aux faims, aux vermines, aux médisances. Dieu doit y avoir ses quartiers. J'espère que vous nous y rejoindrez tous un jour. Chacun a sa chance en ce bas monde.

L'INVENTION DU DÉSERT

Un autre encore exultait :

— Quelle merveille que ce pays-là ! Un simple ticket à quelques centimes et tu passes toute la journée sous terre, à voyager d'un train à l'autre.

L'exil était présenté comme une délivrance. Oui, nous désertions tous le bercail.

Lui aussi avait voulu voir de plus près ce paradis offert aux vivants. Il avait pris le bateau non à Bejaia la bleue, la rieuse, mais à Alger l'enfumée, la trépidante. La mer devant lui n'était plus verticale comme il l'avait toujours perçue, mais étale, interminable, pareille aux journées d'hiver sans provisions qui n'en finissaient pas de s'allonger.

L'hiver dans la Soummam avait été tenace et rigoureux. Traversé seulement par quelques oiseaux silencieux et d'épaisses fumées de bois. Il avait neigé deux semaines durant et, lorsqu'un soleil froid s'était montré dans le ciel comme un poisson d'or circulaire, le monde en bas n'était qu'un immense miroir très propre dont les reflets écorchaient le regard. Il fallait acérer ses yeux pour couper cette lumière blanche. Les pelles ne pouvaient arriver à bout de tout. On s'était contenté de déterrer le tracé des routes les plus nécessaires, de rendre à la respiration ambiante quelques troncs d'arbres verglacés. La préoccupation essentielle des enfants était de ramasser des oiseaux morts. On les trouvait — rouges-gorges, bergeronnettes, fauvettes, merles et alouettes — enfouis dans la neige, avec un bec ou un bout d'aile qui émergeait. Quelquefois, ils étaient pris dans l'enchevêtrement impénétrable d'un buisson de cistes ou de lentisques. Leur chute accrochait des plumes aux branches pétrifiées. Les oiseaux étaient

L'INVENTION DU DÉSERT

glacés et raides comme des cailloux recouverts de mousse duveteuse. On les plongeait dans l'eau bouillante, ce qui avait un double effet : rendre plus facile la plumaison et restituer peu à peu sa mobilité au corps statufié.

Mais l'hiver ici est un hiver de pavés chauves, impitoyables de rectitude. Sans place pour les monticules buissonneux où se fourvoient les oiseaux morts. Il y a tellement de gel sous la peau et de solitude derrière les fenêtres closes. Des ombres blanches, doucereuses, passent parfois, femmes arrachées aux mirages d'une ville plus aride que le plus aride des déserts. On a beau torturer son inconscient pour y faire naître une oasis avec ses bruissements de palmes et ses oiseaux paresseux, on se retrouve impuissant, empêtré dans les mailles d'une blancheur froide — oh ! pas cette autre blancheur : aux environs de Ouargla, terres ensemencées de sel comme s'il avait neigé dans les sillons.

Aurores poisseuses où la lumière s'étrangle en quintes de toux avant de disparaître totalement, happée dans la dilution du gris. Je sors parfois, fendant à grande-peine l'air cisaillant du demi-jour. Les lanières du froid me rappellent à l'ordre, me pourchassent aussitôt à travers des rues placides où les hommes s'écartent devant ma fuite effrénée. Ma journée entière s'en trouve gâchée. Mes rêves eux-mêmes, la nuit venue, prennent une coloration exaspérante : essayer des peintures impossibles de chaussures, chercher durant des éternités une petite place pour me garer, malmener d'un pied affolé le frein d'une voiture qui ne répond plus. Je rêve aussi parfois qu'on force ma fille Nabihah, qui est gauchère, à se servir de sa main droite. Une seule note

L'INVENTION DU DÉSERT

originale est venue égayer ce chapelet de banalités : j'ai rêvé la semaine dernière que mon unique sœur était morte. Il y a quelques mois, c'était la remontée en force des rêves primaires ou franchement barbares de mon enfance : membres de la famille qui s'entre-tuent, bêtes qu'on dépiaute ou étriepe, lutte contre d'interminables incendies. La parentèle ravageuse m'envahissait, avec sa panoplie de filles laides, ses mâles implacables et chétifs.

Le plaisir quasi génésique de me réveiller en sueur, chauffé par quelque lutte sans merci ou quelque inextinguible incendie, m'est maintenant refusé. Rien qu'une rogne froide et de l'énervement au réveil. Et une journée opaque qui s'étire, sombre et épaisse, comme une fumée d'usine. Il ne reste plus qu'à tuer ses sens, mettre ses désirs en hibernation et son imagination en veilleuse, attendre dans une hébétude réparatrice ces quelques heures qui précèdent la nuit, uniques heures d'accalmie où l'on entend le monde sans le voir. Heures presque bénies où la pluie invisible, la télévision, la lecture et quelque liqueur réchauffante préparent au piège aigre-doux du sommeil.

Mais j'appréhende par-dessus tout ce rêve sur le temps qui me tараude. Un cataclysme irréversible m'exclut à tout jamais des territoires de l'enfance. Une barque invisible mais véloce m'emporte vers un monde de décrépitude ; je regarde les années matérialisées en bêtes menaçantes filer dans le sens inverse de mon parcours. Une détresse plus forte que l'angoisse et la mort m'étreint jusqu'à étouffement. Je ne peux même pas crier. Je sais que, de toute manière, il est inutile d'appeler dans cet univers où les verdicts sont sans

L'INVENTION DU DÉSERT

recours. Le cauchemar ne dure qu'un instant et je me réveille, transi, parfois le visage inondé de larmes, avec le sentiment que quelque chose d'irremplaçable, d'aussi précieux que la vie même, s'est brisé quelque part.

Il faut maintenant que je raconte leur histoire. Non pas leur gloire irradiante et leurs pérégrinations chame-lières (les chevaux prendraient le relais, dépassé le cap de Meknès). Non leur gloire, donc, mais leur pitoyable dispersion.

Les Almoravides avaient uni, à la force du sermon et de l'épée, la vaste contrée d'Occident — Maghreb/ couchant du réel berbère. Mais après la mort, en 1106, de Youcef ibn Tachfin le fondateur, le souverain à la bure élimée, la dynastie n'enfanta plus aucun homme digne de mémoire. En étendant sa domination jusqu'au sud de la péninsule Ibérique, elle ne fit que se désagréger et s'écarteler aux dimensions d'un territoire pour elle trop vaste et trop traître. Le tribalisme puritain qui avait constitué la charpente de la dynastie fit place au ramollissement, au désir de mieux vivre : vins, riches tables et hétaïres vinrent révéler et dénoncer le rigorisme mutilant ; des affaires de mœurs, des bacchanales ne tardèrent pas à alimenter la chronique du royaume.

Comment en était arrivée là une dynastie dont le puritanisme avait été le motif fondateur ?

C'est ce qu'il m'a été donné à éclaircir. L'éditeur n'a

L'INVENTION DU DÉSERT

pas prodigué de directives : lui écrire tout simplement une histoire des Almoravides pour faire démarrer sa collection sur l'Islam médiéval. Une grande marge de manœuvre m'est consentie. L'éditeur connaissant lui-même peu de chose sur le thème, il n'a pas jugé bon de me contraindre. Sauf en ce qui concerne le style — qu'il aurait souhaité en adéquation avec un récit coloré mais tout à fait impersonnel.

La difficulté est d'un autre ordre : en fouillant dans les rares archives, je me rends compte qu'un seul personnage de cette époque est digne d'être restitué : le remuant Ibn Toumert, censeur et illuminé, prédicateur et policier. Je raconterai donc la dynastie almoravide surtout à travers les hommes qui la détruisirent : en premier lieu Mohammed ibn Toumert, théologien au destin mirifique. Qui aurait seulement imaginé que ce petit prophète grincheux de village allait devenir l'imam suprême de toute une nation ?

Don Quichotte avant Cervantès, voici tout ce qu'était Ibn Toumert. Il guerroya à lui seul contre les moulins du pouvoir et contre les moulins du plaisir. Le plus étrange est qu'il vainquit.

Mon histoire risque, selon toute apparence, de se transformer en biographie. Il faut bien veiller à cela.

Venons maintenant à des faits, en commençant par relater le voyage qu'Ibn Toumert accomplit à pied de Mahdia à Marrakech — traversant dans sa totalité la presqu'île du Maghreb. Mais je ne perdrai pas de vue que c'est bien les Almoravides — et non pas les Almohades, leurs vainqueurs et successeurs — qui constitueront l'objet (ou tout au moins l'obsession) de la relation que j'entreprends.

L'INVENTION DU DÉSERT

*

C'est à son retour d'Orient, où il suivit dans de nombreuses villes l'enseignement philosophique et théologique des plus grands érudits de l'époque, que Mohammed ibn Toumert commença à faire montre d'une attitude intransigeante à l'endroit des pratiques religieuses, attitude qui le transformait en perturbateur de l'ordre public. Il avait en sa personne et dans ses idées une confiance inébranlable; il était convaincu d'être investi d'une mission peu commune, comme il s'en révèle seulement tous les millénaires, à l'adresse de son peuple. Cette conviction prit-elle corps le jour où le grand El-Ghazali affirma devant ses disciples rassemblés que ce jeune Berbère allait fonder un immense empire à partir du Maghreb Extrême? Ce que l'on sait avec plus de certitude, c'est qu'Ibn Toumert amorça son retour au Maghreb avec des opinions strictes sur tout ce qui touchait à la religion; gare à qui ne s'y conformerait!

N'ayant pas encore atteint l'âge de trente ans, il se transforma en un ermite nomade, ne totalisant pour tout bien qu'une besace, un bâton en bois d'olivier et une parole redoutable qui cinglait et réprimait sans ménagement. Il deviendrait à lui tout seul un véritable corps de police.

Il allait faire parler de lui, avant même de regagner la Berbérie, dans les villes portuaires d'Égypte où il attendait pour embarquer. Il constitua à Alexandrie une corporation de cinquante volontaires qui lui étaient dévoués corps et biens et étaient prêts à agir à la moindre de ses incitations. Le plus fervent de ces partisans avait

L'INVENTION DU DÉSERT

pour nom At-Tartouchi : sa maison était la citadelle qui soustrayait le Maghrébin aux poursuites fréquentes dont il ne manqua pas d'être l'objet. Mais un jour les poursuivants, qui étaient en nombre, coupèrent toute retraite à l'incorrigible trouble-fête ; celui-ci ne put en réchapper qu'en se faufilant à travers un sentier perdu et en se retranchant dans une mosquée presque en ruine élevée près de la mer ; ce fut là qu'At-Tartouchi le retrouva, après des heures de recherches, plongé avec insouciance dans la lecture du Livre Saint.

Ce ne furent là que des prémices. L'intraitable dévot allait surtout sévir au Maghreb où n'échappèrent à ses rigueurs ni consommateurs ou marchands d'alcools, ni pédérastes, ni prostituées, ni princes vénaux — ni surtout les innovateurs en matière de religion. L'orthodoxie était la forteresse d'Ibn Toumert ; il la défendait avec acharnement.

A son retour d'Orient, le jeune homme, qui se croyait promis à un destin exceptionnel de régénérateur de la croyance, fit escale dans maintes villes maghrébines ; il n'en quitta aucune de son propre gré ; il fut régulièrement chassé à cause de son comportement, de sa frénésie corrective qui provoquaient de graves troubles. Les nombreux coups qu'il reçut ne le dissuadèrent pas, il y voyait au contraire la confirmation attendue d'un itinéraire de douleurs — le seul qui pût conduire vers Dieu. Plus il recevait de bastonnades et plus il fortifiait son endurance afin de montrer à Dieu et aux hommes qu'il appartenait sans méprise au rang des grands élus sur qui les sévices terrestres ne pouvaient pas avoir de prise. Car si Ibn Toumert était docte, frugal et courageux, une qualité en revanche lui faisait manifestement défaut : la

L'INVENTION DU DÉSERT

s'approchent »), la *ligne de jonction des eaux* (« arrivés là, les bateaux se prennent à mugir comme des bœufs qu'on mène à l'abattoir »). Lorsque nous allions nous baigner, il arrivait qu'un navire se rapprochât, encerclé par les mouettes.

Mon père avait pris le bateau mais il ne m'en avait guère parlé. Pendant ces rêves de navigation, jamais je n'avais pensé à le rejoindre ou à partir avec lui. L'unique fois où il était revenu, apportant plein de babioles (je me rappelle surtout un petit réveil rectangulaire et une boîte de pastilles qui laissaient dans la bouche une sensation de fraîcheur jamais éprouvée), il m'avait inspiré une grande crainte. Je détestais son odeur et j'avais hâte de le voir repartir. Nous avions fort peu communiqué. Il ne parvint jamais à m'impressionner, pas même lorsqu'il me parla des Chinois chargeant les bateaux en partance dans un tintamarre de sirènes.

— Les Chinois travaillent sur les quais. Ce sont des hommes bien étranges. Ils ont la peau couleur de coing mûr et des dents noires bien alignées. Lorsqu'ils rient ou discutent (un caquetage indéchiffrable), leurs bouches s'ouvrent sur un beau collier de graines de pastèque.

C'était seul que je voulais voyager — loin de l'odeur de mon père, loin des bizarreries de ma mère et de sa tendresse asphyxiante. J'ai toujours voulu que l'on se désintéresse de moi afin que je me sente plus fort dans les épreuves du voyage. J'imaginai le jour du départ. Le soleil serait immobile, comme sur une balance en équilibre. Il y aurait la cigale, chanteuse têtue, collée au tronc du frêne comme si elle s'était endormie et qu'elle avait oublié de couper son chant. La mer serait une flaque bleue qui couvre la moitié du monde. Je serais

L'INVENTION DU DÉSERT

grand devant tout ça, j'aurais acquis beaucoup de force pour me lever avec l'aurore, pour prendre les valises tout seul, partir rendre visite aux parents avant le départ qui allait changer ma vie. Les femmes se tiendraient humbles et soumises devant ma force et se répandraient en souhaits.

Ma tête travaillait comme un moulin, brassait les vents et les rêves. Elle faisait déjà des calculs, traçait des programmes pour toute une vie. Parfois elle fonctionnait si vite que j'en avais les oreilles qui sifflaient. Puis elle commençait à me faire mal. N'allait-elle pas éclater ? Je pensais aux melons tout ronds qui se fendillent d'être trop mûrs.

Un jour je compris pourquoi ma tête tournait : j'imaginai le voyage en forme d'hélice avec du vertige tout autour. Le mouvement de rotation sortait de ma tête et gagnait tout ce qui bougeait sur la ligne tendue de midi : le chant continu des cigales, les berceuses tristes de la voisine, tout s'emmêlait dans la grande rotation du voyage, dans un fracas de pales et d'étraves.

Le figuier de la courette aussi, lorsqu'il se secouait, je savais qu'il me parlait du voyage. Mais lui ne m'incitait pas à partir ; ses pieds étaient pris dans la terre et il voulait me garder près de lui. Il savait que je lui étais attaché, que j'aimais ses feuilles en forme de mains protectrices, que j'aimais écouter, collé au tronc, la course épaisse de la sève. Le figuier était seul à tenter de me retenir, tout le reste me parlait de départ : les coqs batailleurs qui me provoquaient, les guêpes en maillot de marin, la mer au miroir fascinant.

J'eus peur de parler de mon projet à Ahmed et Tayeb avec qui pourtant je partageais tout. Ils riraient peut-

L'INVENTION DU DÉSERT

être de moi ou me convainraient de renoncer. C'était un projet tellement précieux et tellement fragile que je veillais sur lui comme sur un trésor ou sur un enfant malade. Je ne voulais avoir sur la question le point de vue de personne. Pourquoi d'ailleurs tenais-je, avant de partir, à faire une visite aux parents ? Personne ne devrait rien savoir jusqu'au jour de mon retour. Oui, je pensais déjà à mon retour : je serais svelte et beau avec une écharpe autour du cou et peut-être même — élégance suprême — une paire de lunettes sur le front ! Je demanderais du petit-lait car le voyage m'aurait altéré.

Une fois, alors que ma mère était absente, je tentai un abordage du côté de son *sandouk* (une grande malle de mariée avec dessus plein de motifs floraux). Et — privilège des privilèges — il n'était pas fermé à clef. Je soulevai le couvercle, le calai sur ses pentures pour conserver mes mains libres. Une odeur forte m'enveloppa. C'était un effluve métissé où fusionnaient le camphre, la savonnette et le tissu neuf. Je manipulais les objets en prenant soin de ne pas en déranger l'ordre. Il ne fallait surtout pas que ma mère se doutât de quelque chose. J'explorai un tas de tissu où s'empilaient des foulards, des robes de soie, des mantilles. Tout le labeur de mon père était là. Tout son trésor d'exil. J'imaginais des bateaux remplis de foulards exhalant une odeur de camphre. Le vent les guidait lentement, avec une douceur inaccoutumée qui effrangeait l'eau paresseusement.

C'est aussi à cette époque-là que j'appris des chansons de voyage qui disaient l'amertume de l'exil.

L'INVENTION DU DÉSERT

*Oiseau encagé,
regarde comme mon cœur saigne ;
dans l'exil nous errons,
attendant l'heure du retour.*

C'était H'ssissen, un chanteur berbère. Il y avait également d'autres chanteurs : Cheikh Lhasnaoui, Cheikh Arab Bou-Izgaren, H'ssen Mzali, Oukil Amar. J'aimais leurs chansons nostalgiques qui parlaient de fourvoiement et d'un désir de repentir. L'alcool et les femmes ensorcelantes, puis l'imploration des saints protecteurs. J'imaginai les hommes très loin, trimant le jour sur des chantiers et traînant le soir dans les cafés. Les chansons disaient aussi la solitude et le corps des femmes interdit. Défiguration du voyage. Exil parsemé d'embûches. Je voyais des choses imprécises. Des hommes dansaient avec des femmes belles et inquiétantes. On avait l'impression que la vie se déroulait dans l'insouciance. Mais quelque part le malheur rôdait, un drame de sang s'insinuait pour achever les corps dansants. Je commençais à deviner — quoique de manière très vague — que la blessure faite par la femme est la plus dure à effacer.

Je ne voulais rien me cacher, je voulais regarder les choses en face pour savoir à quoi m'en tenir — puisque, de toute manière, mon départ était irrévocable. Je me laissais submerger par les chansons, je devenais une aire à battre le blé avec de la paille très fine qui formait un rideau de poussière jaune. J'étais sûr d'avoir aperçu, alors que j'étais bébé, une paire de bœufs sur l'aire à battre s'élever soudain dans le soleil. Mais, ça, c'était sûrement un conte de ma mère. Ou l'une de ces farces

L'INVENTION DU DÉSERT

optiques qui se produisent quand les cigales arrivent au faite de leur chant. J'avais la tête qui pullulait de ce genre de visions toutes nées des coups assenés par le soleil : bêtes écorchées qui se promènent, vieillards rencontrés la nuit dans notre courette, des appels qui ne viennent de nulle part. Mais je ne prenais pas cela pour argent comptant ; je savais déjà depuis longtemps que midi faisait perdre la raison (c'est pourquoi en pays noir tous les hommes sont un peu fous). Mieux vaut rester chez soi quand le soleil assoit son règne. Ou mieux vaut prendre le bateau pour rejoindre ce pays lointain où il ne fait jamais chaud — ceux qui en revenaient l'attestaient, ils disaient même que l'eau formait une couche de glace qu'il fallait chaque fois briser pour se laver le visage.

Voici trouvé le pays qui me convenait. Loin du soleil ravageur. Je courais derrière les cerfs, mes pieds s'enfonçant dans les congères. Je me voyais aussi au lever du jour. Il fallait que j'aie travailler — ça aussi je ne voulais pas l'ignorer.

J'aurais une belle chambre pour dormir, avec plein de photos sur les murs. Le matin il faudrait se lever très tôt, quitter la chambre avant que les formes ne commencent à se dessiner nettement. J'oubliais souvent que j'aurais de la lumière électrique, c'était pour cela que je m'imaginais me déplaçant comme dans les buées d'un hammam. Les aubes seraient belles. Il y aurait le chahut de l'oiseau. Et le travail ne me pèserait pas. Les outils seraient doux à manier. Je ne savais pas trop à quoi le travail ressemblerait. Je me figurais des cris d'alouette, des bœufs aux naseaux écartés, une odeur de sueur dans l'air. Le soir je retrouverais encore ma chambre aux

L'INVENTION DU DÉSERT

murs décorés. Il y ferait doux se reposer pendant que le café chanterait doucement sur mon fourneau un air de tendresse familiale. La fatigue du travail ne serait pas éprouvante, elle insinuerait au contraire un gracieux engourdissement dans toutes les fibres du corps et dans les membres somnolents. Tiens, aurais-je des enfants ? Aurais-je une femme aussi ? Cela me réjouissait et me troublait.

Je réfléchissais à tout cela dans une forte odeur de caroube. La fleur de caroube est un collier de petites graines dont les abeilles font la récolte. L'odeur était trop pénétrante, elle me donnait des nausées et des douleurs dans la tête. Turgescence d'un soleil conquérant. Les choses alentour se défaisaient, coulaient dans tous les sens et se confondaient. La cigale devenait l'écorce de l'arbre, le pied devenait la terre qu'il foulait, la tête devenait la pierre qui lui servait d'appui. Des images m'envahissaient parfois. Des outils en mouvement. Une hache plantée dans le soleil. D'étranges bêtes embusquées dans l'ombre envahissaient l'espace environnant. Une confusion se produisit. Était-ce parce qu'il faisait trop chaud ? Ou alors les préparatifs du voyage ?

Quelque part — comme si cela venait du noyau secret du village — une sirène retentit. Pareille à une note aiguë de cigale avec en plus une rémanence métallique. Le car venait de s'arrêter. Nous envions tous le chauffeur. C'était le héros de la contrée, l'homme adulé dans quinze villages. Il était le maître des routes et des distances. Il se sentait partout chez lui. Il tenait entre ses deux mains expertes les projets secrets des gens et leur existence même. Car tout le monde savait que la route

L'INVENTION DU DÉSERT

est perfide. Mais on faisait confiance au chauffeur ; on déposerait, les yeux fermés, tout ce qu'on possédait entre ses mains. Celles-ci, jamais faillibles, vous conduisaient jusqu'au but. C'est comme ces mains de paysan qui possèdent le miracle de faire germer toute graine qu'elles jettent par terre — venait-elle à échouer sur un rocher.

Je faisais partie du voyage. Je m'étais arrangé pour me retrouver près de l'instituteur. Ses vêtements propres sentaient bon. Cela me dépaysait un peu, activait en moi l'aventure, lui donnait un sens plus palpable. Le car longea la mer. Je l'avais rarement vue d'aussi près. Quelques petites barques la chevauchaient, traînant de longs colliers de boules de liège.

Ce sont les filets des pêcheurs, me dit l'instituteur.

Je fus rempli de fierté. C'était bien à moi qu'il s'adressait alors qu'auparavant il était en conversation avec les grandes personnes. Mais l'instituteur lui-même était un personnage secondaire. Le chauffeur requérait toutes les attentions. Sa faconde faisait de chaque voyageur une simple paire d'oreilles disponibles. Il parlait de toutes choses qu'il connaissait (et Dieu sait qu'il en connaissait !) : les villes et les hameaux lointains, les mœurs des hommes étrangers, les différents marchés du pays et les prix qu'on y pratiquait. Il donnait son précieux point de vue tant sur les remèdes aux maladies que sur la qualité des semis. Tout à coup, au beau milieu d'une discussion avec un voyageur, il marqua une pause puis lança un mot magique. *Correspondance. Tu prendras la correspondance.*

Je compris clairement alors la supériorité du chauffeur. Il savait vraiment trop de choses pour ces per-

L'INVENTION DU DÉSERT

sonnes qu'il baladait. Il avait raison de tant élever la voix et je ne doutais pas qu'au fond de lui-même il eût parfois l'impression de transporter du bétail. Il fut tout de suite clair pour moi que prendre la correspondance n'était pas à la portée du premier venu. J'essayais d'imaginer la correspondance et je voyais des véhicules en forme de soucoupes qui s'élevaient puis descendaient comme les plateaux d'une balance. Prendre la correspondance devait exiger une agilité hors du commun. Et sans doute beaucoup d'argent.

Je tendis le cou pour bien voir celui qui allait prendre la correspondance. C'était un homme bien portant, à la figure en forme de pastèque. Mais il n'affichait rien de supérieur. Je décidai qu'il était bouvier — à moins que ce ne fussent son embonpoint et son mufle qui me faisaient penser à un taureau.

Je n'avais jamais fait un trajet si long. C'était le grand voyage avec des villages qui fuyaient dans tous les sens, des hommes qui montaient ou descendaient, des barques fragiles qui oscillaient sur la mer. Nous arrivâmes dans une petite ville où la surface des rues était uniforme, où les maisons étaient peintes, où les gens portaient des vêtements propres.

C'était mon premier contact avec le grand marché hebdomadaire. La coutume exigeait que je revienne à la maison avec, parmi mes emplettes de petit homme, une tête cornue de bélier.

Un jour le temps m'arracha à tout cela. Matin gris froid des vrais départs. L'angoisse se creusait un chemin vers mon âme. Moi, j'essayais de fuir à reculons vers l'enfance. J'escomptais y déceler des embellies pour égayer l'hiver de vivre. J'escomptais y trouver la clef pour rendre sa liberté à cet enfant qui étouffait en moi et qui réclamait à grands cris de sortir. On se donne l'illusion de revivre en entreprenant des voyages à rebours, mais on ne fait en vérité que rendre sa mort plus imminente. Car quel cimetière que le passé ! C'est comme un champ de fouilles d'où ne remontent en surface que des objets funéraires. Tu deviens ainsi l'archéologue de ton passé ; mais toi tu ne te leurrer pas : tu sais que l'archéologie est avant tout la science des nécrophages. Maintenant que le père est mort (et tu te rends compte tout à coup que tu ne l'as jamais haï), tu découvres dans la vieille maison de famille une de ses babioles ramenées jadis de France : une théière au ventre rebondi avec plein de dessins dessus. Le plus étrange est que cet ustensile prend à tes yeux une valeur de relique. Il ressemble à tous ces objets du souvenir que mon enfance m'a transmis, nimbés d'une aura

L'INVENTION DU DÉSERT

magique qui les fait aériens, intemporels. La mémoire est un bateau qui longe des rivages sans jamais y accoster. Elle subit la hache des écueils chaque fois qu'elle tente d'aborder.

Il ne reste même pas une mémoire intacte où se reposer des voyages. Tout a subi la déflagration du temps et les avaries du naufrage.

Le temps est un inexorable perceuteur, il prélève sur la vie les éléments les plus essentiels. Il a commencé par m'exproprier de l'enfant blessé mais heureux, puis il a gommé les couleurs des saisons. Il ne reste qu'un champ de ruine qu'il faut relever par le rêve et l'utopie de l'écriture.

Revenir sur les chemins d'enfance est un pèlerinage trop douloureux. Cela doit être le propre des gens que le présent rejette. Les gens heureux n'ont ni âge ni mémoire, ils n'ont pas besoin du passé. Moi, j'aimais voyager dans ma tête mais les vrais déplacements me faisaient peur. J'ai réalisé maintes fugues, mais je suis chaque fois revenu pour retrouver une odeur, un coin de maison ou un visage sans quoi je ne saurais vivre. J'ai vécu rivé à des fantômes intraitables debout dans cette déchirure d'enfance que le temps n'est jamais arrivé à combler.

Te voici encore en voyage, rappelé par les fantômes d'antan. Et soudain l'angoisse, insupportable, dans ce train de nuit qui te ramène. Tes trente ans te sont restés comme un harpon au travers de la gorge. Il faut pourtant avancer, poussé par des mains invisibles. Avancer vers le lieu d'enfance et vers le lieu de mort. Car le jour où elle t'a donné naissance, ta mère t'a

L'INVENTION DU DÉSERT

promis à la mort. C'est la règle qu'aucun ne conteste. Le cycle du carbone ne pardonne pas.

On vit de solutions fallacieuses qui font miroiter à nos yeux l'éternité. L'écriture est une de ces solutions, un palliatif de la mort. Mais la machine à écrire ne le sait pas. *The typewriter runs, runs and runs. It's a cold blend of steel and ink.* Elle ne sait pas que ses touches malmenées ne servent qu'à faire naître des écrans fantômes derrière lesquels défilent des cadavres.

Il y a des gens pour qui le cadavre de l'enfance est trop lourd à porter. C'est un cadavre qui refuse de se décomposer, qui refuse de dégager le parquet pour laisser la vie adulte s'installer...

C'est toujours avec une sensation confuse que je retrouve ce lieu que j'aime et hais équitablement, Alger seconde ville de mon enfance, Alger où je dois chaque fois m'arrêter avant de reprendre mon voyage pour retrouver un peu plus loin dans l'arrière-pays le caveau où dort, momifié et intact, le souvenir de mes premières années. Alger, entaille de lumière et de beauté crasseuse.

Étagements sans fin d'une cité emmurée que les siècles et les estampes exotiques ont tassée sur un monticule. Dans de nombreuses représentations iconographiques d'Alger, c'est du haut d'une colline, du haut de sa superbe et de son hiératisme, que la Casbah regardait la mer. Elle se tenait sur le papier, tour gigantesque en vigie à une distance respectable des vagues. De nos jours encore, le cœur premier d'Alger est plus que jamais cantonné, refoulé. Depuis exactement un siècle et demi, des bâtisses de type « moderne », greffes géométriques sur un paysage

L'INVENTION DU DÉSERT

multi-centenaire, grignotent l'espace de la Casbah, enserrant de tous côtés jusqu'à étouffement la vieille cité. Et pourtant, jadis, la Casbah, ville close mais aventurière, venait plonger ses pieds dans les vagues. La vie et le destin de la cité avaient été intimement liés à la mer. La respiration d'Alger était rythmée par les rames des galères, et la ville était réveillée certains matins par les salves de l'agression. Duquesne, Lord Exmouth, Van Cappelán, amiral Neal, que de commandants d'escadres sont venus briser leurs flottes contre les murailles imprenables d'Alger ! Et, stature gigantesque de la légende, Dada Ouali fustigeant la mer de son bâton pour faire naître la tempête qui allait sauver la ville de l'expédition de Charles Quint.

Décors emmêlés, réalités épousant des légendes et donnant naissance à des enfants hybrides. La Casbah est une métamorphose : îlots arrimés à la terre ferme avec les pierres d'un peñon, demeures princières devenues bouges suintants d'où sortent des enfants rachitiques. La Casbah est un mille-pattes dont chaque appendice mène vers une ville différente. Ceux qui ont parlé d'elle, qui ont saisi ses pulsations ou ses étirements par la photo ou par le film (vivants ou morts, ils sont légion), n'ont réussi qu'à nous restituer la face illuminée ou sombre, médusée ou jubilante, d'un émerveillement sans cesse renouvelé ou d'un cri de révolte. On ne saisit généralement qu'un seul reflet à la fois de cette ville-kaléidoscope au corps changeant comme de la moire : il y a la Casbah du thé à la menthe, des vasques chantantes et des palais aux lumières bleutées ; mais il y a surtout la Casbah du prolétariat et des sous-métiers non répertoriés, des rues sombres où s'entassaient les

L'INVENTION DU DÉSERT

gravats et les ordures, des petites activités qui n'arrivent plus à nourrir les artisans. D'ailleurs, bon nombre d'entre eux se sont convertis en petits commerçants ou en dépositaires de bouteilles de gaz...

Circuler à la Casbah le matin après le passage des éboueurs avec leurs ânes qui ont donné aux rues étroites un visage plus dégagé. Des rais de soleil filtrent à travers les interstices des encorbellements. Quelque café exigü au toit très bas garde le portrait jauni d'un footballeur algérois dont seuls se souviennent ceux qui ont connu la Casbah moins populeuse. Les Kasbadji ont ainsi déposé dans un coin secret et de plus en plus réduit quelques-unes de leurs images et de leurs vieilles activités : un chanteur ou un boxeur des temps immémoriaux, à l'époque où l'on portait la moustache fine, un atelier minuscule où l'on perpétue l'art de la chéchia ou encore le petit îlot retiré et précaire d'un « blaghdji » dont les mains parsèment de fibres dorées les belles sandales de mariées. Mais déjà le soleil poursuit son extension, et se réveille cette taupinière où vivent les petits métiers, bourdonnent les ruelles qui logent chacune une multitude de commerces, d'ateliers de confection vestimentaire ou de fabriques de chaussures.

Moi, j'ai toujours préféré cette échappée vers le soleil et la profusion de l'air : lorsqu'on arrive, essoufflé, au bout de la rue Porte-Neuve (où avait habité Germain Nouveau qui un jour écrivit du numéro 11 une lettre à Rimbaud déjà mort), l'une des rares rues qui traversent de part en part la Casbah, reliant Bab Djedid à Bab Azzoun, juste après la tanière sombre du dinandier à l'éternelle chéchia, le boulevard de la Victoire s'ouvre comme un poumon salubre. L'agave et les herbes

L'INVENTION DU DÉSERT

diverses s'élancent vers les forts en ruine et le palais du dey. Durant des années, je m'étais assis, en attendant la cloche scolaire, sur des marches jouxtant une mosquée dont je ne devais apprendre que bien plus tard qu'elle s'appelait Djemaa el-Qasba el-Barrani et était vieille de plusieurs siècles. Elle aussi avait eu une existence mouvementée, transformée par l'occupation française en repaire de troupes puis en église Sainte-Croix. Les pères de mes condisciples avaient des métiers passionnants : l'un était serrurier, l'autre fabricant de gaudes, un autre venait chaque jour ouvrable dans une camionnette énigmatique chercher son fils au sortir des classes... Il y avait même des jours bénis où la voix de Fadhéla Dziria s'élevait comme une échancrure dans l'eau dormante du soir sur les terrasses recouvertes pour la fête.

Les rêves se coulent entre les entrelacs et les calligraphies, les faïences aux fleurons déteints. Couloirs enlacés et flous où circule une lumière perse. Dans une miniature de Mohamed Racim représentant le quartier Sidi M'hamed Chérif, on peut voir la Casbah vivre ses derniers moments de nuits blanches et bleues, de repos au narguilé, de gestes ludiques à l'ombre des échoppes propres. Puis la Casbah surpeuplée et presque insalubre, bousculée sans répit par la « vraie » ville qui s'édifiait alentour, s'acheminait lentement vers le ghetto. Les maisons s'annonçaient encore souvent par un heurtoir finement ouvragé, relique d'un faste qui fait rêver, mais le portail poussé livrait au regard le patio ou le couloir sombre où de simples pans de tissu rabattus en rideaux de fortune cachaient une exigüité qui serrait le cœur...

L'INVENTION DU DÉSERT

Faire une promenade à la Casbah n'est pas toujours attrayant. Il est beaucoup plus facile d'y réveiller une douloureuse nostalgie. La Casbah ressemble à un corps profondément meurtri dont le plâtre aide à soutenir à grand-peine les membres désarticulés. Restez quelques mois hors de la vieille ville et votre retour sera accueilli par un nouveau mur écroulé ou une fontaine qui ne coule plus.

Ma halte à Alger ne dure que quelques jours. C'est plus loin que je veux m'enfoncer — jusqu'à me perdre — cette fois-ci, là où s'est joué le mystère — le pari — de ma mise au monde. Cette mise au monde, je la sentais jadis, lorsque j'arrivais en été, dans l'odeur triomphale du figuier et le cri à tue-tête des cigales. L'été des étirements et des langueurs, l'été des décompositions purulentes où la promesse de la mer couchée comme une maîtresse était là pour chasser le cafard.

Mais j'ai choisi l'hiver pour revenir, car c'est ma saison d'élection — celle qui rend le feu inéluctable. J'aime le feu qui se débat dans le petit creux du *kanoun*. Ses langues jaunes m'ont fait rêver, sa chaleur m'a gardé des morsures. Si l'on m'offrait choix d'une saison pour *coucher longuement sur la terre* (pourquoi une telle image m'a-t-elle obsédé ma vie durant?), c'est bien l'hiver que j'élirais. Mon corps serait bercé par les vents, j'aurais sous moi l'herbe humide et une douce averse sur mon visage. Je serais compagnon des oiseaux que je regardais, enfant, piéter dans les flaques, s'approchant sans crainte des maisons.

Les oiseaux, jadis je les tuais. C'était mon père qui m'avait appris. J'étais encore tout petit lorsqu'il m'emmena dans les champs. Il me laissa contre le tronc d'un

L'INVENTION DU DÉSERT

olivier, m'ayant enroulé dans son burnous. Il était occupé à brûler des buissons pour préparer les terres aux labours et il posait des pièges pour moi. Je ne pouvais pas encore m'étendre sur la terre. Mon corps était dans une position larvaire, à l'intérieur du cocon apposé par papa. Il aurait fallu que je grandisse, que je possède un corps vaste et beau pour l'étendre convenablement sur la terre. Plus tard, je serais impressionné par les Indiens qui, dans les films, se couchaient, l'oreille contre terre, pour entendre les bruits au loin. C'était comme eux que je rêvais de faire, mais je resterais étendu plus longtemps qu'eux, jusqu'à entendre tous les borborygmes de la terre, jusqu'à la sentir couler en moi, transvaser mon sang dans ses vaisseaux et faire de mon corps une de ses fibres contractiles. Je servirais de terreau pour l'herbe, de nid douillet pour les oiseaux, de cachette pour les insectes traqués. Je pourrais, en des moments de rigueur, me recroqueviller sur moi-même et devenir la pierre inexpugnable.

Mon père me ramenait des oiseaux que les pièges posés à mon intention avaient capturés. J'étais le meurtrier par intérim. Mon père me ramenait les oiseaux — il y avait des rouges-gorges et une fauvette — afin que je m'amuse avec et le laisse mettre tranquillement le feu à ses buissons.

Un vent doux chantait à mes oreilles et faisait murmurer l'olivier. Mon père ne comptait pas. J'eus conscience qu'il travaillait pour mon compte. Mais ce n'était pas parce qu'il m'aimait. Il ne pouvait pas faire autrement. C'était pourquoi il ne comptait pas. Seule m'intéressait la symphonie sourde de la nature. L'été qui venait de passer avait déposé dans mon corps une

L'INVENTION DU DÉSERT

borne ardente qui flambait, un brasero où crépitaient des insectes et des feuilles sèches. J'avais vu ma chair assaillie par des forêts de chaleur, par une nuée de cris acérés.

Bien au chaud dans le burnous, mon corps avait dressé toutes ses antennes sensibles pour agripper cet écheveau de rythmes confus. Il voulait s'en pénétrer, s'en abreuver comme d'une eau fraîche. J'aimais quand mon père s'éloignait, je percevais mieux les choses tout autour de moi. J'étais mécontent de le voir revenir — même quand il ramenait un nouvel oiseau pour moi. J'aurais même voulu m'enfuir afin qu'il ne me retrouve pas. Mais je ne me décidais pas à renoncer au burnous et je ne pouvais pas le prendre avec moi. Je compris que c'était là notre pacte : je devais subir mon père en contrepartie du burnous qu'il me laissait. Mais je sentais déjà que je ne pourrais jamais lui ressembler, cela m'aurait tellement éloigné de moi-même.

Tout ce qui m'était resté de cette aventure, c'était une passion pour les oiseaux. J'aimais les contempler et les tuer. Devenu adulte et homme des villes, je me cachais derrière mes carreaux et je les regardais, tout près de moi, tremper leurs pattes fines dans l'eau, passer l'herbe humide au peigne de leur bec en quête d'insectes minuscules. Parfois ils relevaient la tête, inquiets, et l'œil circulaire clignotait. J'aimais leur beauté délicate, leur humeur voyageuse. Ne me disait-on pas, quand j'étais enfant, que les hirondelles (c'étaient, en fait, des martinets) de nos toits faisaient le voyage jusqu'à La Mecque ? Un jour (est-ce en début ou en fin d'automne ?), elles se rassemblaient sur les fils télégraphiques, en remplissant l'air de jacassements. Elles se

L'INVENTION DU DÉSERT

consultaient sans doute sur le chemin à prendre. Puis, le lendemain, elles n'étaient plus là. Il fallait attendre des mois pour les revoir.

Je rêvais des terres chaudes que le voyage allait leur révéler. Je ne comprenais pas pourquoi les hirondelles ne supportaient pas les hivers, je ne comprenais pas ce qui les différenciait de ces oiseaux qui pouvaient brouter tranquillement l'herbe verte sous la pluie. Je pensais parfois que le plumage des hirondelles était comme du papier que l'eau risquait d'endommager. Il était d'une telle luisance !

Je ne pouvais pas encore savoir que l'avenir me réservait les mêmes pérégrinations qu'aux hirondelles. Avec un espace de parcours plus étendu — car moi j'ai connu aussi les contrées froides. Comme les passereaux errants, j'étais tenu de revenir au toit qui abritait mon nid d'argile. J'ai appris qu'il n'est pas toujours agréable de partir.

Un spectacle m'avait marqué lorsque j'étais tout enfant. C'était sur la place du village. Le retour d'un émigré que je ne connaissais pas et dont les grandes personnes racontaient qu'il n'avait pas revu le pays depuis une dizaine d'années. Tous les villageois l'entourèrent à sa descente de voiture, et lui se rengorgeait, empêtré dans ses vêtements neufs et ses valises. Puis quelqu'un lui présenta une petite fille en lui disant tout simplement : « Voici ta fille Yamina. » L'arrivant éclata alors en sanglots et reniflait comme un bœuf. Cela m'avait beaucoup frappé, car c'était la première fois que je voyais un homme pleurer. Et puis un tel comportement détruisait pour moi le mythe des heureux partants. Mais je ne renonçai pas pour autant à l'idée de partir à

L'INVENTION DU DÉSERT

mon tour. Je savais que j'étais plus fort que ce gros bonhomme pleureur.

Me voici revenu à mon tour. Je ne chiale pas sur la place du village. Un temps immobile fait de ce jour d'hiver une saison à lui seul. Il ne pleut pas aujourd'hui ; le ciel a une belle clarté froide. Mais un vent malmène les buissons. C'est un temps où j'aime regarder la mer au loin avec ses moutons qui ruent. Lorsque la mer est en colère, elle cesse d'être pour moi la figuration du voyage. Le ciel où se démembrent quelques nuages a comme un goût d'éternité.

Couché, voguant, dans le ciel. Pourquoi n'avais-je pas rêvé de cela ? Pourquoi est-ce le lit de la terre qui m'appelle ? C'est peut-être parce que je partage avec la terre un grand nombre des visages qui ont peuplé mon enfance. Elle prend les dépouilles, moi je garde les souvenirs.

Voici le vieil olivier où je fus initié au meurtre des oiseaux. Mon père n'est plus le grand chasseur ; il ne me rapporte plus de rouges-gorges. Et les buissons qu'il incendiait en prévision des labours ont tout envahi — triomphalement.

Voici le vieil olivier aux fortes racines déchaussées par le lavage des pluies.

Mon père est couché à ses pieds pour toutes les saisons à venir. Devenu humus, il nourrit la terre à son tour, mêlé aux racines des buissons qu'il détruisait jadis. Lui disparu, les oiseaux n'ont plus peur. Rouges-gorges, alouettes, fauvettes, roitelets, je peux me rapprocher jusqu'à deux pas d'eux avant qu'ils ne se décident à prendre la fuite, s'éloignant d'ailleurs juste de quelques mètres. Tout à l'heure, en traversant un taillis, je me

suis retrouvé nez à bec avec un rouge-gorge ; nous nous sommes regardés dans les yeux puis j'ai rebroussé chemin.

Je vois ma petite fille au loin, pourchassant je ne sais quoi. Elle gambade, petit être menu et encapuchonné comme cosmonaute, sur ces terres par elle découvertes l'espace d'un court congé d'hiver. Ces terres jadis terrain de mes rêves et de mes explorations. Elle circule dans le vent, sur l'herbe rase et froide, remplissant ses poches de pommes de pin. Elle est la dépositaire de mes rêves et de ma sensibilité découvreuse. C'est elle qui me prolongera dans les joies et les déconvenues de la chair interrogeante. Et c'est mon unique consolation. Oui, je voudrais tant que moi aussi je continue à vivre dans ce corps qui m'est à la fois interne et externe, dans l'intelligence et la chaleur de ce petit visage étonné qui a encore tant de planètes à découvrir. Je voudrais tant, à travers lui, découvrir les choses de nouveau, vivre les émerveillements que mes infirmités d'adulte m'empêchent désormais de vivre. Oui, je le voudrais tant. Même si je sais que le souci de la vie est de toujours écourter les êtres, de toujours les empêcher de se hisser jusqu'à une telle fusion qui les sauverait du néant.

Puis j'aperçois un peu plus loin un jeune garçon, brandissant victorieusement un collier de pièges. Il a sans doute réussi une bonne prise, à en juger par ses sautilllements. Je me rapproche de lui et distingue mieux ses traits. Petit visage hâlé et rapace, le crâne couvert d'un poil court.

Je reconnais ce visage ; je me mets à courir vers l'enfant. C'est bien lui que je recherchais. Mon corps qui me fuyait d'année en année ne s'est-il pas réfugié